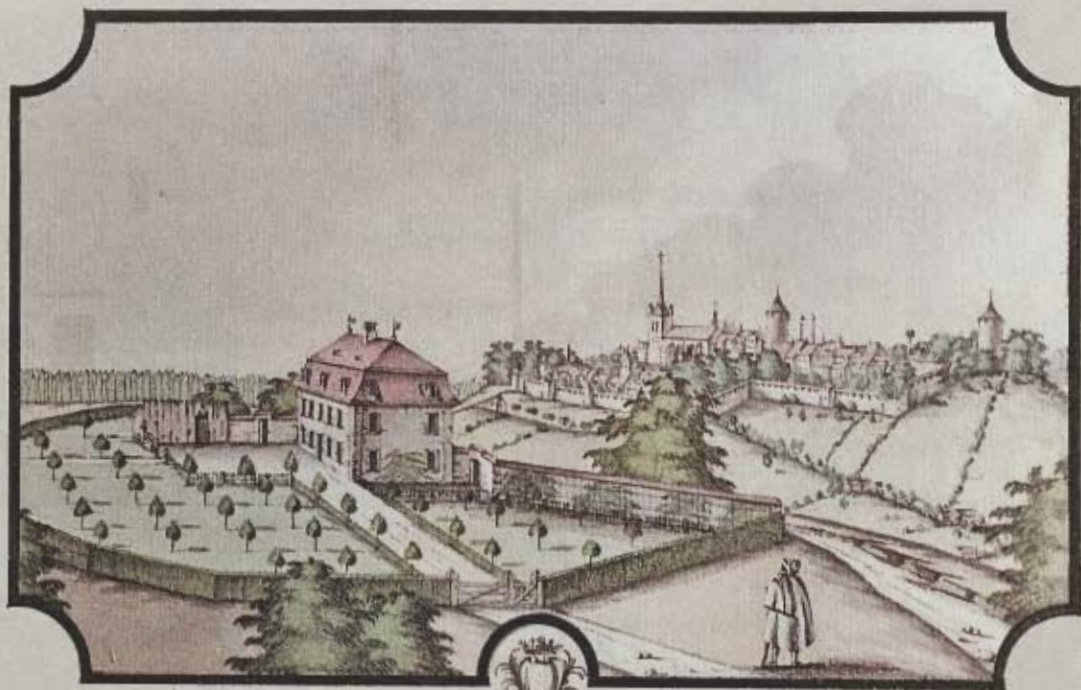


J.F.W. 27, 104A

PRO FRIBOURG

Octobre 1994

Trimestriel N° 104



Vue de Romont prise du château de Bâle

ROMONT *Cité à découvrir*

Aloys Lauper

SOMMAIRE

Romont, ville neuve savoyarde, par Nicolas Schätti	2
Les Chavannes, faubourg médiéval oublié, par Aloys Lauper	6
Ville de marché, ville d'auberges	9
La ville en feu	13
Un hôpital pour bien-portants	17
Etapas de construction	18
In memoriam	19
Intra-muros, avant le grand chambardement	22
Projets: les bastions de Romont	25
Le tramway de Romont	26
Ville de foires, l'âge d'or du monde paysan	27
L'«industrie» romontoise	29
L'usine à vapeur	31
La fabrique d'horlogerie Tissot-Boiteux, histoire d'un échec	33
Ville de pensionnats, ville de culture	35
Les demeures des grandes familles romontoises	38

En couverture: Charles de CASTELLA (1737-1820), Vue de Romont prise du Château de Billens, dessin aquarellé, vers 1780 (propriété privée)

Du 8 décembre prochain au 26 février 1995, le Musée d'art et d'histoire de Fribourg consacrera une exposition aux dessins d'architecture de Charles de CASTELLA

Au dos: David-Aloïs SCHMID (1791-1861), Romont pris du côté de Bossens, aquarelle, 1840 (Musée d'art et d'histoire de Fribourg)

Imprimerie Mauron + Tinguely & Lachat SA, Villars-sur-Glâne. Tirage 5700 ex.



Pro Fribourg

Secrétariat: Stalden 14, 1700 Fribourg
CCP 17 - 6883-3, Fribourg
Tél. 037 - 22 17 40
(Permanence mardi + jeudi)
Fax 037 - 23 23 87

Abonnement-cotisation 1995 (comprenant 2 cahiers spéciaux)
Ordinaire: 46 fr. De soutien: 60 fr.
Tarif réduit: 32 fr. / étudiants, apprentis, 3^e âge



BF1

132.41

Romont mérite d'être visitée et on oublie bien vite la petite fatigue de l'ascension par la beauté de la vue et du panorama dont on jouit, puis la réception est toujours si «humectée», selon cette vieille et ancienne tradition d'habitude hospitalière qui ne suppose pas possible une visite sans la bouteille de vin d'honneur
(François PERRIER, Nouveaux souvenirs de Fribourg, 1865)

Une cité à découvrir

BCU/F

KUB/F

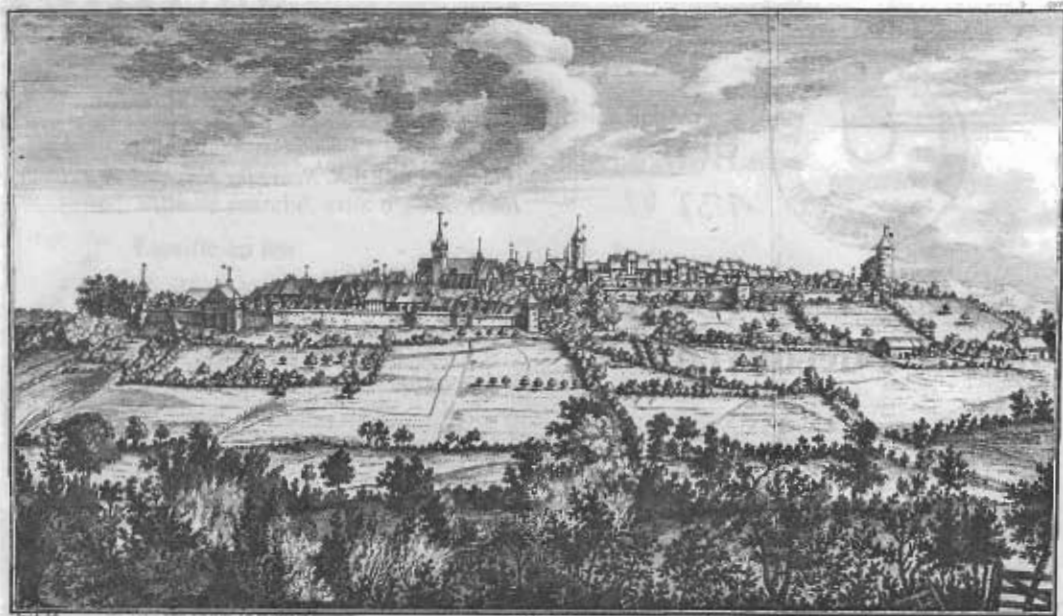


N° d'exemplaire

792107

Toujours vantée pour sa situation, pour son panorama et pour ses gens, Romont souffre pourtant de préjugés tenaces. Bien qu'à moitié détruite par cinq incendies au XIX^e siècle, la cité médiévale est plus riche qu'on ne le dit. L'étendue de la catastrophe permit d'y ériger le premier ensemble historiciste du canton, dont personne jusqu'ici n'a relevé la valeur. La cité compte sur sa réputation pour attirer le chaland, espère à juste titre beaucoup de son Musée du vitrail, mais elle se sous-estime largement. Cette autocritique sévère qui surprend parfois l'hôte de passage n'a rien d'étonnant: rares sont les spécialistes – archéologues ou historiens – à s'y être intéressés bien que la ville fût un objet d'étude exceptionnel. Les témoins d'une riche histoire, liée au destin de la Savoie puis de Fribourg, sont plus nombreux qu'on ne l'imagine, mais il faut les débusquer. A l'entrée de la ville, l'église des Capucins, parfait exemple des constructions de l'ordre, est depuis longtemps fermée. Ailleurs, les heureux propriétaires d'auberges et de cafés si chargés d'histoire en tireraient une fierté légitime. Ici, on se gênerait presque d'avouer leur âge. Les habitants aiment leur ville, mais semblent ignorer ce qui en fait la valeur, dans leurs propres maisons: ici des caves médiévales, des encadrements de fenêtres frappés des armes de Savoie, là des peintures Renaissance, des salons du XVIII^e siècle, témoins du goût et des moyens des grandes familles romontoises. Depuis quelque temps, le vent tourne, heureusement: premier inventaire photographique systématique de l'intra-muros, premières fouilles de sauvetage, premières recherches scientifiques dans les archives de la paroisse – d'une richesse inespérée –, première analyse d'un bâtiment avant restauration, premières études autour du couvent des Capucins et premier doctorat avec pour objet le château. Le projet d'aménager la Tour de Fribourg pour y présenter certains aspects de l'histoire de la ville est la preuve d'une prise de conscience nouvelle. Espérons que les habitants auront dans cette redécouverte de la ville autant d'enthousiasme que leurs autorités, et qu'ils aideront les chercheurs dans leur quête. Ce cahier, sans aucune prétention scientifique, veut mettre en lumière quelques aspects méconnus, oubliés ou mésestimés de cette ville que Napoléon III comme bien d'autres n'a vu que du train, et dont il aurait très joliment dit: "Voilà une phrase terminée par un point d'exclamation." Favoriser les recherches et les publications sur Romont est un bon moyen pour faire descendre les voyageurs du train, et pour assurer la conservation d'un patrimoine de grande qualité. Dans l'histoire contemporaine des villes, l'ignorance est plus redoutable que le feu.

Aloys LAUPER



ROMONT

Ville dans le Canton de Fribourg.

A. le Port de Fribourg. B. les Capucins. C. l'Hôpital.
 D. le Couvent de l'Oratoire. E. le Fort de la Chapelle.
 F. le Port de Bléville. G. le Port de Mervin. H. la Tour.



ROMONT

Cine Stadt in dem Canton Fribourgeois.

A. Auf dem Port de Fribourg. B. die Capuciner. C. das Hospital.
 D. das Kloster der Oratorien. E. die Festung der Kapelle.
 F. der Port de Bléville. G. der Port de Mervin. H. der Thurm.

Romont en 1758

Gravure sur cuivre de David HERRLIBERGER

publiée dans la "Neue und vollständige Topographie der Eidgenossenschaft"



Romont en 1949. La vue aérienne révèle l'admirable clarté et la régularité du plan savoyard (photo SWISSAIR)

Romont, ville neuve savoyarde

Nicolas SCHÄTTI

L'histoire de la colline et de la ville de Romont n'est guère saisissable avant les années 1240. A cette date, il est probable qu'une position fortifiée, siège d'une juridiction dépendant de l'évêque de Lausanne, y était déjà implantée. Un acte, aujourd'hui disparu et connu seulement par de mauvaises transcriptions anciennes, mentionne, en effet, le droit que détenait Anselme de Billens et qu'il céda, sans doute vers 1240, à Pierre de Savoie *in podio de Romont*. Ce podium désignait vraisemblablement non seulement une colline, mais sans doute un château situé sur une colline. Ce château, qui pouvait se résumer à une simple tour, était peut-être le siège d'un vidomnat, dont le détenteur fut, certes dès 1266 seulement, Anselme de Billens précisément. Quoiqu'il en fût auparavant (le toponyme de Romont qui désigne une colline aux formes adoucies, *rotundus mons*, apparaît dans la seconde moitié du XII^e siècle lors d'une donation faite à la grange de Lussy dépendant de l'abbaye d'Hauterive), la colline connut certainement dès cette époque un développement rapide, promu par la Maison de Savoie. C'est, en effet, en mai 1244, que le comte de Savoie Amédée IV et son frère Pierre – le futur Pierre II – obtinrent, sous pression militaire, de l'évêque élu au siège épiscopal de Lausanne, Jean de Cossonay, tout ce que son église avait à Romont et entre la Glâne et le Glaney; le prélat cédait, en outre, divers autres droits, notamment ceux qu'il détenait sur Bossens et son territoire, où les droits du curé de Dompierre étaient cependant réservés. Cette transaction venait sanctionner un état de fait déjà bien établi, puisque Pierre de Savoie était installé depuis 1240 en tout cas sur la colline de Romont, où il avait établi un châtelain.

L'implantation de la Savoie à Romont fut consolidée par la fondation d'une ville, qui connut une expansion rapide, et par l'édification progressive d'un solide système défensif, dominé par un puissant château. Administrativement, les Savoie intégrèrent Romont au bailliage de Vaud, dont elle formait désormais, à ses marches septentrionales, une des principales places fortes avec Yverdon.

En 1278 au plus tard, 230 maisons environ, réparties entre le *castrum* pour un quart et le *burgum* pour le reste, abritaient une population aux activités professionnelles diversifiées, que l'on peut estimer entre 800 et 1000 habitants. Le droit de tenir un marché (*forum*) hebdomadaire dans la ville, accordé dès 1244, avait sans doute créé les conditions indispensables à l'épanouissement du négoce; l'attestation d'une halle (1278), la présence d'un juif (1278) et d'un Lombard (1280) sont les gages de son succès rapide. Enfin, l'existence de foules sur la Glâne à la même époque signale le développement embryonnaire d'une industrie drapière.

En outre, la présence de bourgeois de Romont est attestée dès 1248 au moins. Ceux-ci, représentés d'abord par des prud'hommes sans doute choisis par le seigneur, participèrent dès le XIII^e siècle à certains actes de la vie publique. Les droits et les libertés de cette communauté furent rapidement garantis et codifiés par des franchises, accordées par Louis II de Savoie au plus tard en 1328.

Enfin, le caractère militaire de la nouvelle ville était bien marqué par l'édification au sommet

de la colline, d'un château, dont le donjon est daté par l'archéologue genevois Louis Blondel vers 1260. Par ailleurs, une imposante tour ronde, dite de Boyer ou petit donjon, fut édifée avant 1278 au sud de la ville – mais à l'extérieur de celle-ci. Munie, au XVI^e siècle au moins, d'un système défensif très complet, elle défendait le pont d'accès au bourg du château, près de la porte dite de Mézières.

Au nord-est, mais bien au-delà de la ville, s'élevait également une forte tour, dite tour de l'Étang, près de laquelle se développa le bourg de Chavannes-sous-Romont. De forme archaïque, cette tour (de plan carré et voûtée à l'intérieur sur plusieurs étages), citée dès 1272, fut détruite au début du XVII^e siècle. Elle était située juste au-delà des limites de la seigneurie de Romont, définie de ce côté par le cours du Glanney, dans un angle formé par cette rivière et une digue retenant les eaux de l'étang dit de Romont, qui alimentait des moulins placés en contrebas. Ainsi placée en position offensive, elle marquait et défendait efficacement les limites du territoire dépendant de Romont du côté nord-est de la ville, à proximité immédiate de l'endroit où s'implanta le monastère de la Fille-Dieu. Pendant les guerres de Bourgogne, cette tour, résistant avec succès à un assaut des troupes confédérées, joua ainsi un rôle essentiel. Cependant, dès 1366, l'étang de Romont n'existait plus et le mas de terre qui le remplaçait avait été amodié par le comte Amédée VI à la commune de Romont pour 20 florins annuels, le seigneur se réservant toutefois la possibilité de le récupérer plus tard.

L'église paroissiale et son territoire

Contrairement à la plupart des villes neuves qui lui sont contemporaines, Romont fut, dès l'origine, érigée comme chef-lieu de paroisse. Le 26 mai 1244, un jour avant qu'il n'obtienne avec son frère Amédée IV les droits épiscopaux sur Romont, Pierre de Savoie reçut de Jean de Cossonay le droit d'édifier et de doter une église, soit certainement une église paroissiale, attestée comme telle en 1275; l'évêché de Lausanne s'en réservait certes le droit de patronage, qui fut toutefois très rapidement aux mains du nouveau seigneur. La longueur du bas-côté sud de l'église actuelle, consacrée en 1296, donne une idée de l'ambition architecturale de ses promoteurs. Par les dimensions de son église, Romont se singularise des villes neuves savoyardes, aux églises urbaines généralement plus modestes, à l'exception de Moudon, dont elle fut peut-être le modèle.

Le territoire de la nouvelle église fut sans doute détaché de celui de la paroisse voisine de Billens, dont le droit de patronage appartint jusqu'au XIX^e siècle aux détenteurs successifs de la seigneurie du même nom. Il est très vraisemblable que le seigneur de Billens céda aux Savoie les droits de son église sur la colline de Romont, en même temps que ses droits de juridiction sur cette région. Ceci explique peut-être pourquoi la nouvelle paroisse dépendit jusqu'à la Réforme du décanat de Vevey, comme celle de Billens précisément, mais contrairement aux paroisses voisines de Mézières au sud, de Berlens à l'est, et de Villaz au nord, toutes affiliées au décanat d'Ogoz. Quant à Bossens, situé alors dans la

paroisse de Dompierre dépendant, elle aussi, du décanat de Vevey, Jean de Cossonay réserva, comme on l'a vu, expressément les droits du curé sur cette localité, lorsqu'il céda aux Savoies ses droits sur Romont.

Il est ainsi probable que le territoire paroissial fut calqué, selon une pratique usuelle, sur celui de la seigneurie dépendant du nouveau château. Les cours du Glanney, au nord et à l'ouest, délimitaient ainsi une mince bande de territoire autour de la ville fortifiée. Un terme analogue semble d'ailleurs avoir désigné d'une manière générale l'étendue du territoire des franchises de Romont (*Inter Aquas*) et celui du dîme de Romont: *decimam ... Rotundimontis de Interaquas*, en 1340, ou dîme "appelé d'Entre Trois Aigues ascavoir entre l'aigue du Glanney devers soleil couchant et bize et l'aigue de la Glannaz devers le soleil levant" en 1543.

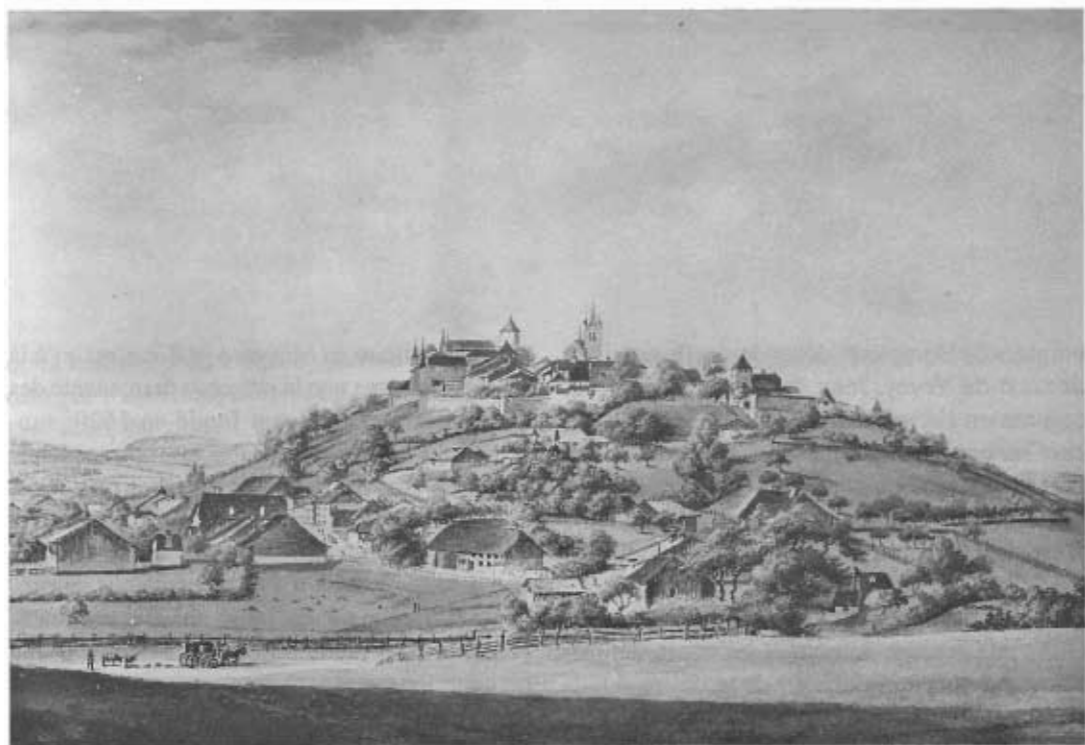
La fondation du monastère de la Fille-Dieu

L'empreinte religieuse sur Romont a également été marquée par l'érection d'autres monuments: la fondation d'un hôpital est attestée dès 1275 et celle d'un monastère, la Fille-Dieu, situé aux abords immédiats de la ville, vers 1268. Leur présence, dans la seconde moitié du XIII^e siècle, est la preuve du développement achevé de la ville et le signe de l'ambition qui présida à son développement.

Contrairement à d'autres villes vaudoises de son importance, Romont ne connut cependant pas l'implantation de couvents d'ordres mendiants

sur son territoire au Moyen Age. Ce n'est qu'à la Contre-Réforme que la présence permanente des Pères Minimes (couvent fondé en 1620, supprimé en 1725) puis des Capucins (hospice fondé en 1726, élevé au rang de couvent en 1905), assura dans cette ville une prédication régulière. Au deuxième tiers du XIII^e siècle, l'absence de couvent de ce type n'est toutefois pas surprenante. Les ordres mendiants, en effet, commençaient alors à peine à investir les villes d'une certaine importance, à Lausanne (dès 1234), à Fribourg (avant 1255) et à Genève (avant 1263). En outre d'autres villes vaudoises, où se trouvait déjà un monastère, n'ont pas non plus connu l'installation de tels couvents. Enfin, le parti de Romont de fonder un couvent de moniales cisterciennes à proximité de la ville n'était pas un phénomène unique, dans le second tiers du XIII^e siècle; on connaît les monastères de la Maigrage, fondé près de Fribourg en 1255-1261, ou de Bellevaux, non loin de Lausanne en 1267-1271. Ces villes étaient, il est vrai, déjà bien pourvues en monastères de tous ordres.

Cet aperçu de l'histoire de la fondation de Romont a été conçu, à l'origine, comme une introduction à un rapport de recherche portant sur l'histoire de l'abbaye de la Fille-Dieu au Moyen Age, étude réalisée dans le cadre de la restauration actuelle de ce monastère.



Romont, avec le *faubourg* de Chavannes au premier plan, d'après une aquarelle d'Emmanuel LOCHER, 1796 (Bulle, Musée gruérien)



Le quartier d'Hauterive-Chavannes, d'après une carte postale du début du siècle (Archives de l'Etat de Fribourg)

Les Chavannes

Faubourg médiéval oublié

Dès l'origine, Romont vit se développer hors les murs son quartier de *chavannes* (cabanes). Ce faubourg, constitué de deux rangs de bâtiments le long de l'actuelle route des Chavannes, n'a jamais été protégé par une enceinte. La fameuse *tour des Chavannes*, démantelée à la fin du XVI^e siècle, n'était en fait qu'un élément de défense avancé, isolé. Principalement voué à l'artisanat – du drap et du cuir notamment –, ce faubourg comptait en 1280 déjà un moulin et des ateliers de foulage. Constitué de greniers, de granges et d'écuries, il était très vulnérable. Pillé et incendié par les troupes confédérées en 1476, il semble avoir connu un nouvel essor dès le XVI^e siècle. L'incendie de 1577 qui détruisit 3 maisons et 6 granges, puis celui de 1648 qui vit disparaître une dizaine de bâtiments expliquent l'importance des reconstructions au XVII^e siècle. La puissante famille MUSY y possédait déjà une maison à la fin du XIV^e siècle. C'est au sud de cette ancienne propriété que fut édifiée au début du XVI^e siècle la demeure de Jean CASTELLA et de son épouse Isabelle MUSY. En 1675, le banneret François-Laurent MUSY reconstruisit la grange séparant les deux maisons. De cet ensemble, encore intact au début des années 20, il ne subsiste malheureusement plus que la maison Castella-Musy (Chavannes 32). Au XIX^e siècle, les incendies n'épargneront pas les Chavannes: dans la nuit du 1^{er} au 2 novembre 1863, l'ancienne tannerie, propriété de l'horloger TENA, est réduite en cendres, le 8 octobre 1865 quatre granges, *une partie de l'Auberge d'Hauterive, le chatelet appartenant à Jean Menetrey ainsi que la maison d'Hubert Pittet* sont anéan-

tis, le 24 février 1867 l'Auberge de l'Aigle brûle, le 23 mai le feu détruit l'Auberge de l'Ange et tout le rang de granges et d'écuries jusqu'au Café d'Hauterive. Les transformations et les destructions de ce siècle – la disparition notamment de la grange de dîme – ont fini par ruiner ce faubourg agricole et artisanal, pourtant l'un des éléments essentiels de la ville médiévale. L'ignorance du rôle et de la typologie de cet ensemble explique l'indifférence dont il est aujourd'hui encore l'objet, bien qu'on y repère encore plusieurs éléments intéressants.

Le cabaret du vénérable monastère d'Hauterive

La maison où se situe l'actuelle Auberge d'Hauterive avait été achetée en 1610 par l'abbaye d'Hauterive avec l'argent provenant de la vente d'une maison intra-muros, à la rue des Moines. L'année suivante, on fit d'importants travaux pour y aménager une auberge. Signalé comme *Maison Murée où l'on tient Cabarest* sur le plan de dîme de 1715, l'établissement était très prisé au temps des roulages. On le surnommait alors «le Vatican», l'aubergiste était appelé «Pape» et les habitués affublés du sobriquet de «Cardinaux». Dès 1817, le cabaretier Pierre Dévaud y servait une bière qu'il brassait lui-même, *qui était dit-on excellente*. En fondant cette auberge, le monastère d'Hauterive espérait en tirer d'importants profits; elle lui causa surtout bien des soucis. Comme le prouvent les Manuaux du Conseil, la réputation du lieu fut plutôt sulfureuse au XVIII^e siècle et la moralité des cabaretiers bien douteuse. Le plus retors fut sans doute, en 1748, celui qui réussit à enrôler des jeunes filles de cette ville pour son escouade de belles de nuit. Au pied de Romont, la vertu et le vice forment décidément un vieux couple!

156. - ROMONT. - Grand'Rue et Couvent des Capucins



La Grand-Rue au début du siècle, côté Porte de Fribourg, avec le Lion-d'Or (en partie caché), l'Hôtel de la Croix-Blanche et l'Hôtel des Trois-Rois à l'arrière-plan

Romont



La Grand-Rue vers 1910, côté Porte de Billens, avec l'Hôtel du Cerf et, trois bâtiments plus bas, l'Hôtel de la Tête-Noire

Ville de marché, ville d'auberges

Ainsi que nous l'avons vu, cette localité est le centre d'un actif commerce de bétail; celui des chevaux y est très actif et les foires où ces animaux sont amenés sont très fréquentées. Le voyageur, qui ignorerait cette circonstance, serait tenté de porter un singulier jugement sur la sobriété des habitants, en voyant le grand nombre d'établissements publics de cette localité; la multiplicité des établissements destinés à la vente des boissons provient de l'affluence des voyageurs, arrivant à Romont les jours de marché; aussi la plus grande partie de ceux qui détiennent ces débits ne le font qu'en vue de vendre vin seulement lors des jours de foire, et cette vente ne constitue point pour eux un commerce unique et quotidien, car ils disposent d'autres sources de revenus. Les populations de ces contrées sont sobres...
(Charles CORNAZ-VULLIET, *En Pays fribourgeois*, 1892)

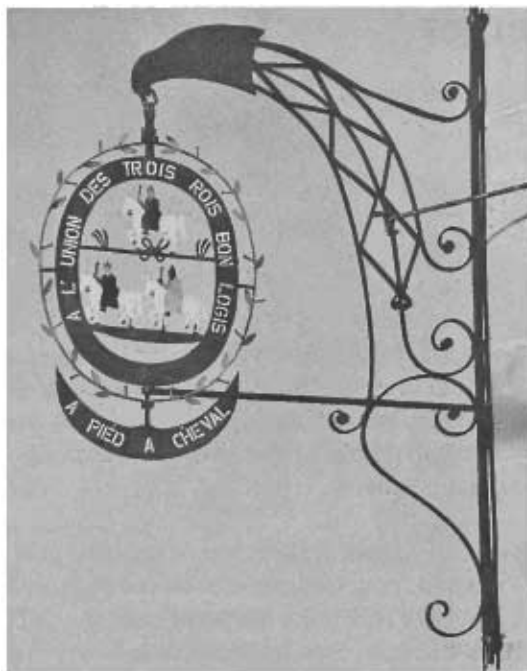
Les halles, les mesures, les bancs de vente, les entrepôts et les greniers matérialisent le rôle des villes savoyardes comme lieux de foires et de marchés. Les auberges aussi, bien que leur histoire soit plus difficile à retracer, les enseignes ayant souvent migré d'un bâtiment à un autre. Au XVIII^e siècle, trois catégories d'établissements publics se disputent le client: les *hôtelleries*, les *tavernes* et les *bouchons*. L'hôtellerie ou auberge avait seule le droit de logis. Pour marque distinctive, on lui accordait une enseigne, avec la mention à *pied et à cheval* si elle disposait d'écuries pour les montures de ses hôtes. La taverne ou cabaret était *une maison où l'on vend du vin, avec pain et viande*, signalée par une *marque*. Le bouchon ou pinte ne pouvait servir que du *vin en pinte* (d'où son nom). Le droit d'enseigne relevait de Leurs Excellences de Fribourg, tandis qu'une autorisation de la ville suffisait pour tenir une taverne ou un bouchon. Avoir une enseigne était un privilège, le gouvernement essayant plutôt d'en restreindre le nombre. La ville, qui per-

cevait un impôt sur le vin vendu, l'*ohmgeld*, accordait plus facilement marques de cabarets et patentes de bouchons. En 1775, sur les 24 établissements soumis à l'*ohmgeld*, la moitié avaient statut d'hôtellerie.

Grâce au journal d'Hans von Waltheim, pèlerin en route pour Compostelle, on sait qu'il existait en 1474 déjà une auberge à l'enseigne de la Croix-Blanche. Avec le cabaret de la Maison de Ville construite entre 1528 et 1540, le Saint-Jacques mentionné en 1544, le Logis de Saint-Georges signalé en 1550 et la Couronne, dont l'enseigne portait la date 1582, c'était l'une des plus anciennes auberges de Romont. Au XVII^e siècle, les autorités cantonales s'efforcèrent de diminuer le nombre des auberges dans le canton. En 1626, un mandat du Petit Conseil ordonna qu'on ne maintienne à Romont que la Maison de Ville, le Cheval-Blanc et le Saint-Georges plus le Cabaret d'Hauterive aux Chavannes. Hors les murs, on fit pourtant construire en 1633 l'Auberge de la Halle pour servir de relais aux charretiers convoyant du Lavaux le vin de l'Etat.

Enseignes à prendre

L'enseigne des Trois-Rois, à la rue des Moines, tôle découpée et peinte, 1865 ? – L'hôtel, reconstruit après l'incendie de 1864 qui avait éclaté dans ses écuries, a été fermé en 1979. L'enseigne était déjà signalée en 1647



L'Hôtel du Saint-Jacques vers 1910 – Fermé en 1956 et démoli deux ans plus tard, il a fait place au bâtiment de la poste. A l'angle supérieur, la façade sur la rue des Moines. L'enseigne déjà mentionnée en 1544 était l'une des plus anciennes de Romont



Arrêté du Petit Conseil décidant la construction de l'Auberge de la Halle (21 juillet 1633)

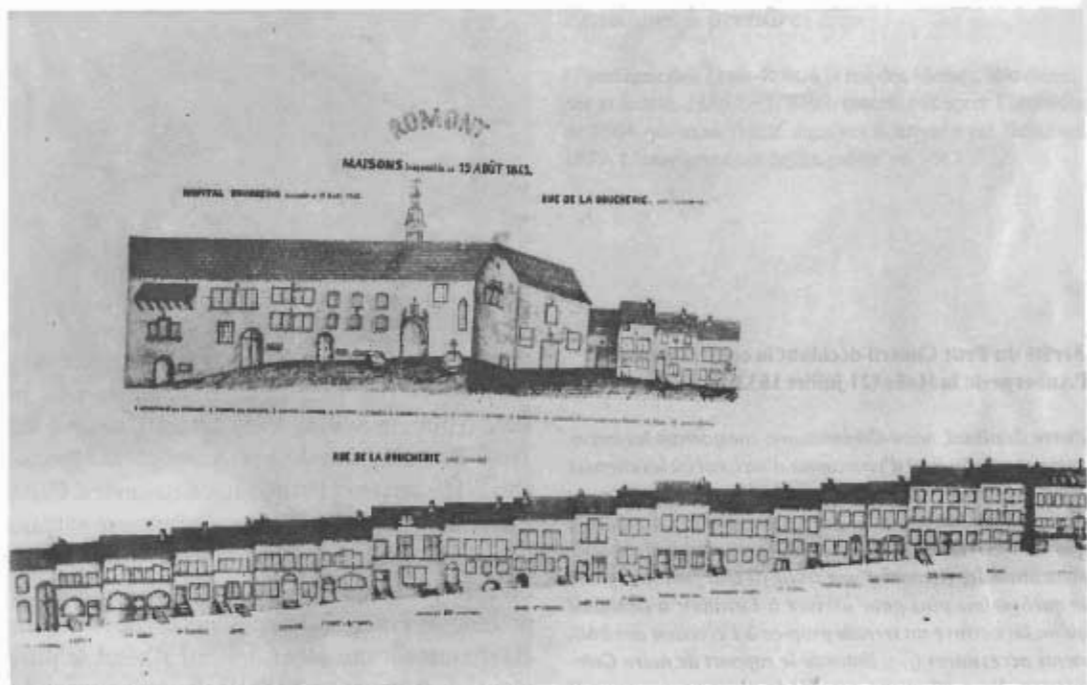
Pierre Braillard, notre Commissaire, considérant les inconvénients qui résultent d'un manque d'un local où les chevaux et les charretiers qui transportent le vin puissent se reposer et mettre les tonneaux à l'abri et en sûreté; considérant que les charretiers des anciennes terres pourraient aisément atteindre Romont d'une traite (il leur faut trois jours et quelquefois plus pour arriver à Lavaux); a demandé qu'on lui octroye un terrain propice à l'érection des bâtiments nécessaires (...). Entendu le rapport de notre Commission, Nous lui avons accordé la place voulue pour 1° bâtir une maison, cave, hangard (...); 2° pour paître les chevaux; 3° pour que les chars puissent entrer et sortir des deux côtés (...) le tout situé au territoire de Romont, près de la Tuillière, entre deux chemins (...). Le tout à la condition que la nouvelle maison sera obligée de desservir le public, en logeant et hébergeant les charretiers et les autres gens... (AEF, Manual, Reg. des arrêtés n° 27, f. 118v°)

La plupart des enseignes actuelles ont d'ailleurs une origine médiévale. Les Manuaux du Conseil (qui débute en 1544) mentionnent la Tête-Noire et la Croix-d'Or aux Chavannes en 1589, l'Ange en 1610, la Couronne en 1615, les Trois-Rois en 1647, la Fleur-de-Lys en 1692. En 1733, on affirme que l'enseigne de l'Aigle-Noir a été accordée il y a peu au conseiller BRAYER. En 1743, on accorde à la veuve GREVI le droit de replacer l'enseigne du Sauvage. Le 10 juillet 1747, Jacques Chrétien, aide-major de Romont, reçoit une marque d'auberge en considération de ses fidèles services: ce sera l'Auberge des Treize-Cantons. Le 31 mai 1754, l'Hoirie du secrétaire REYNOLD obtient sa patente pour ouvrir un nouvel établissement dans sa maison, à l'enseigne du Lion-d'Or. En 1774 enfin, apparaît une enseigne à l'Écu de France. En 1799, lors du renouvellement des patentes des auberges

privilegiées à pied et à cheval, sont mentionnés le Logis de Saint-Georges, la Fleur-de-Lys, la Tête-Noire, le Sauvage, les Treize-Cantons, les Trois-Rois, le Lion-d'Or, l'Auberge du Monastère d'Hauterive et l'Ange aux Chavannes. Cette même année, André Chatton obtient une patente pour tenir auberge à l'enseigne du Cerf dans la magnifique propriété que lui a vendue l'année précédente François-Joseph-Nicolas de Malliard, établissement qui allait devenir l'hôtel le plus réputé de Romont au XIX^e siècle. Au tournant du siècle, on signale enfin une Auberge de l'Ours, dont on ne sait rien.

En 1828, Guillaume BENZIGER d'Einsiedeln obtient un droit d'auberge à l'enseigne de l'Union Suisse pour les Bains de la Glâne (l'actuelle Poularde) dont il est le propriétaire. Le Café du Commerce et le Café de l'Harmonie (ou Café Vicarino, propriété de la Société du Cercle de Romont) ouvrent en 1831, la Belle-Croix en 1861, le Buffet de la Gare en 1862, la pinte du Café Suisse en 1875 (dans la maison du pharmacien Louis COMTE), l'Hôtel du Moléson et la pinte des Trois-Sapins en 1876, l'Hôtel-Chalet de la Gare en 1884. En 1901, Romont compte ainsi 27 établissements publics pour 2100 habitants, soit 1 bistrot pour 77 habitants. Seule Bulle, autre ville de foire, peut se vanter d'en compter plus.

Bains de la Glâne, tenus par M. Jutzet Vincent, propriétaire. Concédés en 1828, ces bains se composent de deux bâtiments. Le plus grand, avec droit d'auberge, sert de logement aux baigneurs. Le second contient 8 petites chambres, avec baignoires, d'où un escalier intérieur conduit dans un cabinet avec lit; de manière à s'y reposer, en sortant du bain. Les eaux de la rivière sont douces, et on peut les prendre froides ou chaudes (Dictionnaire géographique, historique et commercial du canton de Fribourg, Fribourg 1886)



La rue de la Boucherie (act. rue de l'Eglise), avant l'incendie de 1843: au-dessus l'hôpital signalé en 1275 déjà, avec la chapelle Saint-Antoine. D'après un dessin du pharmacien Auguste COMTE, 1885 (photo propriété privée)



A la rue de l'Eglise, l'ensemble conçu par l'architecte Josef-Emmanuel HOCHSTÄTTLER de Fribourg, ancien intendant des bâtiments de l'Etat, 1863 (d'après une carte postale du début du siècle)

La ville en feu

Un vent d'une extrême violence se leva, soufflant du Nord-Ouest, et lançant sur les maisons opposées – incendiées en 1843 - et dans la rue, des tourbillons de flammes, de fumée et de charbons embrasés devant lesquels il était absolument impossible de se maintenir; l'ouragan faisait pénétrer le feu au travers des tuiles, comme la neige chassée par le vent de l'hiver; il roulait dans la rue tantôt des flammes qui dévoraient le mobilier sorti des maisons en feu, tantôt des nuages d'une fumée noire et épaisse qui enveloppaient le quartier dans une sinistre obscurité. Le feu prit à plusieurs maisons de la rangée opposée, entre autres au bâtiment des écoles, malgré la grande distance et sa position en dehors de la direction principale du vent. La rue fut aussitôt déserte et les pompes abandonnées (...). La ville paraissait condamnée à la destruction par un embrasement général; l'épouvante s'empara de la population; mais heureusement si ce moment fut terrible, il fut de courte durée. Au bout de 15 à 20 minutes, une pluie abondante vint neutraliser les effets de l'ouragan et celui-ci perdit peu à peu de sa violence (Rapport de la Commission du Feu de la ville de Romont sur l'incendie du 17 août 1863, Archives communales de Romont, Manual du Conseil n° 58, p. 226-227)

Romont doit à cinq incendies successifs son aspect actuel, habile combinaison de l'architecture historiciste au parcellaire médiéval. L'étendue des dégâts n'a rien d'étonnant. Alimenté par les grands avant-toits et les galeries de bois, par les bardeaux couvrant la plupart des bâtiments touchés, attisé par des vents souvent violents, le feu se propageait sans peine à des rangs entiers de bâtiments, dépourvus de mitoyens. Pour lutter contre l'incendie, les moyens étaient dérisoires. On manquait surtout d'eau: d'ailleurs les étangs du Poyet et du château, déjà insuffisants en cas de gros sinistres, fuyaient.

Dans la nuit du 19 au 20 août 1843, le premier incendie anéantit la rue de la Boucherie. Les 18

bâtiments gothique tardif du rang sud sont entièrement détruits. En face, l'hôpital des bourgeois, un bâtiment vétuste qui sert aussi de prisons, la boucherie, les abattoirs et 4 bâtiments contigus sont en ruine. Devant l'ampleur de la catastrophe, le Conseil communal réclame l'aide du canton. Johann Jakob WEIBEL, alors intendant des bâtiments et Hans RYCHNER son associé proposent le 23 septembre déjà un règlement de construction, puis un plan général de reconstruction, dit *plan d'embellissement*, des plans de détails de certaines maisons et semble-t-il des modèles ou esquisses d'élévations. Les ruines de l'ancien hôpital, l'un des plus vastes bâtiments de la cité, furent accordées aux propriétaires sinistrés comme matériaux de construction, à condition qu'ils se chargent eux-mêmes de sa démolition. Dix ans plus tard, le 12 octobre 1853, un nouvel incendie ravage la moitié du rang inférieur de la Grand-Rue, de l'église des Capucins jusqu'à l'ancien Café du Commerce (actuel Grand-Rue 28). Les flammes anéantissent deux granges, neuf maisons, les auberges de la Croix-Blanche et du Lion-d'Or, ainsi que la charpente des remparts, à l'arrière. Vis-à-vis, six bâtiments au moins, dont l'Auberge de la Couronne, sont plus ou moins gravement endommagés. C'est probablement Joseph-Emmanuel HOCHSTÄTTLER, le nouvel intendant des bâtiments, qui fut chargé des reconstructions, dont les chantiers furent très longs, les propriétaires lésés contestant au Conseil communal le droit d'exiger l'alignement des façades non seulement sur rue, mais également sur jardin.

Le troisième incendie détruit le 17 août 1863 les neuf maisons sises entre la collégiale et l'ancien



Rue de l'Eglise 73 - Ce grand bâtiment construit sur les plans de l'architecte Joseph-Emmanuel HOCHSTÄTTLER a remplacé deux maisons détruites en 1863.

hôpital, causant d'énormes pertes matérielles. Le rang touché abritait en effet des commerces florissants, dont les stocks de marchandises furent anéantis: Pharmacie Ruffieux, Café Vicarino, magasins Nigg, Mettler, Vinandi et Trivelli, Chapperie Robadey et Wirth, Serrurerie Pernet. Le télégraphe qu'on venait d'installer permit de réclamer des renforts à Fribourg. Le train, inauguré le 4 septembre 1862, achemina en un temps record – 25 minutes – pompes et pompiers ainsi qu'un détachement de 50 hommes chargés du maintien de l'ordre. La presse enfin relata largement l'événement, et fut pour beaucoup dans l'élan de solidarité en faveur des sinistrés. La société des Suisses à Alexandrie fit même un don de 509,48 francs! L'architecte HOCHSTÄTTLER, écarté de ses fonctions par le nouveau gouvernement conservateur, offrit de *faire gratuitement le plan d'ensemble du nouvel alignement et des façades pour le quartier à reconstruire*. Afin d'améliorer la circulation les jours de foire, on en profita pour créer une route de dégagement à l'arrière du nouveau rang, parallèle à la *rue neuve*. Les anciens escaliers du cimetière furent alors supprimés et la ruelle de la laiterie, jusqu'alors une impasse, fut élargie. En 1864, le maître charpentier Joseph MAILLARD reconstruisit totalement la charpente de la collégiale, endommagée elle aussi par l'incendie, tandis que l'entrepreneur François-Joseph GRIMM réalisait des travaux de consolidation aux voûtes, dont les retombées présentaient des fissures inquiétantes.

La reconstruction de la rue de l'Eglise bat son plein quand, le 18 décembre 1864, un nouvel incendie éclate dans les écuries de l'Auberge

des Trois-Rois, et se propage aux huit bâtiments contigus, parmi les plus anciens et les plus vétustes de la cité, aux façades arrière formant rempart. Aucun document ne mentionne l'architecte lié aux reconstructions, mais on peut imaginer que Théodore PERROUD, le nouvel intendant des bâtiments de l'Etat, y fut mêlé. Il avait d'ailleurs été chargé de dresser en 1863 les plans du nouveau magasin de sels et dépôt de vin de Romont, près de la gare.

Le dernier incendie éclate le 13 mars 1865 à l'opposé de la cité, détruisant les trois premières maisons au moins du rang inférieur de la Grand-Rue, du côté de l'ancienne Porte de Billens. On sait juste que l'entrepreneur Claude WINKLER de Fribourg, qui avait déjà reconstruit la Pharmacie Ruffieux (rue de l'Eglise 79) d'après ses propres plans, s'occupa d'une maison, celle du *limonadier-glacier Riche*.

Le Conseil communal rêvait d'alignements, de grands boulevards bordés de tilleuls, de places et de squares. En WEIBEL et HOCHSTÄTTLER, il trouva deux architectes capables de matérialiser son rêve de ville hausmanienne en miniature. Les deux hommes n'étaient pas issus du patriciat, n'avaient pas fréquenté Paris comme leurs prédécesseurs, mais s'étaient formés à Munich. Malgré la pauvreté des moyens à disposition, ils ont conçu un ensemble urbain d'une grande homogénéité, fortement inspiré du langage néo-renaissant munichois. Un heureux concours de circonstances fait ainsi de Romont le premier foyer d'architecture historiciste du canton. Les conflits d'intérêt mis à part, cette conception moderne de la ville plut. Ce

n'est pas un hasard. L'étendue des dégâts provient surtout de l'état déplorable de la cité: maisons vétustes, équipements publics insuffisants, accès difficiles, bâtiments publics délabrés. Le feu permit un grand ménage. Les rues furent élargies et dotées de trottoirs, les pavés remplacés par du *macadamage*. En 1841 déjà, le Conseil disposait du plan d'un *rayon de raccordement* de l'intra-muros à la route cantonale, pour remplacer le chemin du Brit dont la pente s'avérait trop difficile pour les chars. Afin d'améliorer l'accès en ville, on démantela les trois tours-portes de la cité, celles de Billens et de Fribourg en 1842, celle de Mézières dès 1852. Les *belluards* ou *tornalettes* furent abaissées au niveau des terre-plein, les couvertures des remparts abattues, et des promenades aménagées, pour la flânerie et pour permettre désormais aux pompes à incendie d'accéder à l'arrière des bâtiments en cas de besoin. A la fin de l'année 1852, *considérant que les réverbères, au nombre de trois, qui éclairent actuellement la ville, sont insuffisants*, on décida d'améliorer l'éclairage public. Adductions d'eau et fontaines furent refaites (la fontaine vis-à-vis des Capucins et celle de la place de la Poste furent dessinées par WEIBEL). Seule ombre au tableau, on ne s'entendit jamais sur l'aménagement de ce qui est aujourd'hui la place de la Poste, le *no man's land* de Romont. HOCHSTÄTTLER avait même envisagé en 1853 d'abattre le rempart du château entre le donjon et le poste de gendarmerie, pour y agrandir la place du marché. L'échec d'une première tentative de démarrage économique juste après 1850 reporta à plus tard d'autres projets, notamment la modernisation des édifices publics.



Le "nouvel" hôpital de Romont par Johann Jakob WEIBEL, intendant des bâtiments de l'Etat, 1844-1870. Le traitement néogothique de l'élévation principale rappelle l'ancien bâtiment et suggère les origines médiévales de l'institution. Lors d'une restauration récente, on a malheureusement "corrigé" la modénature des arcs et rompu la cohérence stylistique de la façade

Un hôpital pour bien-portants

Vous parlerai-je de l'hôpital

«Superbe monument qui porte jusqu'aux cieux,

Du néant des humains l'orgueilleux témoignage»,

Et semble fait exprès pour narguer l'impôt des portes et des fenêtres? C'est le Louvre de Romont. En proie aux injures du temps et au trotte-menu d'une population interlope, comme le Louvre français il demande en grâce qu'on l'achève. Le Conseil communal ne serait-il pas assez riche pour se payer cette gloire. (Ruffieux pharmacien, Malbrough s'en va en guerre ou la famille Gessler en séjour à Romont, 1864)

Dans la nuit du 19 au 20 août 1843, le feu réduit en cendres le vieil hôpital bourgeois. Ainsi disparut l'une des institutions vénérables de la cité, son plus vieux bâtiment public attesté en 1275 déjà. L'édifice gothique était si vétuste qu'on ne le regretta guère. On songeait d'ailleurs à le remplacer, puisque entre 1827 et 1829 l'architecte Joseph de RAEMY avait établi les plans d'un nouvel hôpital. Son projet néo-classique ne fut pas réalisé faute de moyens. L'incendie vint à propos relancer le dossier. Comme on souhaitait doter la ville d'une place, vu le succès des foires, on se résolut à déplacer le bâtiment dans le rang opposé. La bourgeoisie acquit donc les ruines des maisons Moret et Lacroix pour y construire un nouvel édifice qui abriterait non seulement l'hôpital mais également, au rez-de-chaussée, la boucherie et les abattoirs! Johann Jakob WEIBEL en fournit les plans qui lui furent payés 160 francs. Comme on pouvait s'y attendre, le Conseil d'Etat mit son holà et la commune dut transférer boucherie et abattoirs ailleurs, près de l'ancienne Porte de Billens (Grand-Rue 1). Ce refus entraîna une modification de la distribution, mais l'élévation d'origine

fut conservée. Le rez-de-chaussée très développé, constitué d'une série d'arcades, correspond donc au programme d'origine exigeant de hauts plafonds pour les abattoirs. François-Joseph GRIMM, maître maçon et entrepreneur originaire du Bas-Rhin, établi à Romont, fut chargé de la construction. Le bâtiment (actuel rue de l'Eglise 74), bien que surdimensionné dans le rang, respectait tous les articles du règlement de construction, qui fixait le nombre d'étages mais ne donnait aucune limite de construction. Les travaux avancèrent lentement puisque la charpente ne fut posée qu'en octobre 1852. En 1864, la fondation de l'hospice du district de la Glâne, à Billens, rendit superflu l'hôpital intra-muros. Désormais sans utilité, le bâtiment embarrassait la commune. On sait juste qu'en 1864 le rez fut loué comme dépôt au lithographe MARCEL. En 1870, le bâtiment n'était toujours pas terminé, puisqu'on fit venir à Romont l'architecte Adolphe FRAISSE *pour savoir quel serait le meilleur parti à tirer du bâtiment inachevé de l'hôpital*. Romont possède ainsi le seul hôpital n'ayant jamais abrité que des bien-portants.

Le Conseil communal, emporté par sa fougue d'utilitarisme, avait déjà doté sa ville natale d'une place qui sera le plus beau fleuron de sa couronne de gloire: vous avez nommé la place de l'Hôpital, place non pas vouée à la flânerie des désœuvrés, comme la plupart des places qui ont un nom, mais où l'utile et l'agréable font commerce d'amitié (...). On peut y entendre le tapage en partie double des lessiveuses rangées en bataille autour de la fontaine: elles blanchissent le linge et noircissent les réputations (Ruffieux pharmacien, Malbrough s'en va en guerre ou la famille Gessler en séjour à Romont, 1864)

Etapas de construction



GOTHIQUE TARDIF - Rue du Château 105, le Café Suisse, maison construite pour Claude DE CHALLAND, seigneur de Vuisternens, datée 1576



BAROQUE - Rue des Moines 68-70, cure protestante, ancienne maison de REYNOLD, reconstruite dans le dernier quart du XVIII^e siècle, avec maintien de nombreux éléments gothique tardif



NÉO-RENAISSANCE - Rue du Château 103, maison construite vers 1750 par François-Joseph BLONDEL, dit le Capitaine, façade reconstruite en 1863 dans le style néo-Renaissance munichoïse, probablement par l'architecte Joseph-Emmanuel HOCHSTÄTTLER



NÉO-GOTHIQUE - Grand-Rue 18, ce bâtiment construit en 1905 est l'un des réussites incontestables de l'architecte fribourgeois LÉON HERTLING

In memoriam



Ces maisons détruites en 1927, lors de l'agrandissement du Pensionnat Saint-Charles, étaient parmi les plus anciennes de Romont. La troisième depuis la gauche avait été construite pour Claude d'ESTAVAYER (†1534), chapelain de Romont, évêque de Belley, prévôt de la cathédrale de Lausanne, prieur de Romainmôtier, coseigneur de Molondin et dignitaire de l'Ordre Suprême de la Très Sainte Annonciade, l'un des trois ordres chevaleresques de la maison de Savoie. ▼

L'ancien Hôtel de Ville construit entre 1755 et 1766 sur les plans de François-Joseph BLONDEL, conseiller de Romont. Une partie du bâtiment fut reconstruite en 1868-69 par l'entrepreneur François-Joseph GRIMM. Gravement endommagé par un incendie en 1948, il fut finalement démoli en 1953. Cette photo prise vers 1880 est l'un des plus anciens documents photographiques connus de Romont (SUISSE PITTORESQUE, OBERTY-PLASSE À GENÈVE) ▲



N. N.

Oriens

2

Suite

au

27

41

42



Echelle de la Toise à raison de 10 Toises l'aine

Occidens

Plan Géométrique de la ville de Romont levé en 1783 par le commissaire arpenteur BOCHUD (Archives de l'Etat de Fribourg) Mis à part la disparition du rang des Boéguines en 1529, la construction de la maison des de Malliard au début du XVI^e siècle, de l'hospice des Capucins et de la Maison de Ville au XVIII^e siècle, ce plan correspond pour l'essentiel à la cité savoyarde telle qu'elle était au milieu du XIV^e siècle. On mesure ici l'étonnante pétrification de la cité dans ses limites originelles.

Intra-muros Avant le grand chambardement



Le cœur de la cité en 1931 avec de gauche à droite l'Hôtel de Ville et le casino, le château baillival, l'ancienne cure et la maison JAEGER, la curette, la maison MUSY et l'école. La destruction de tous ces bâtiments entre 1953 et 1958 – seul le château a été épargné – a amputé la ville médiévale de quelques-unes de ses composantes majeures



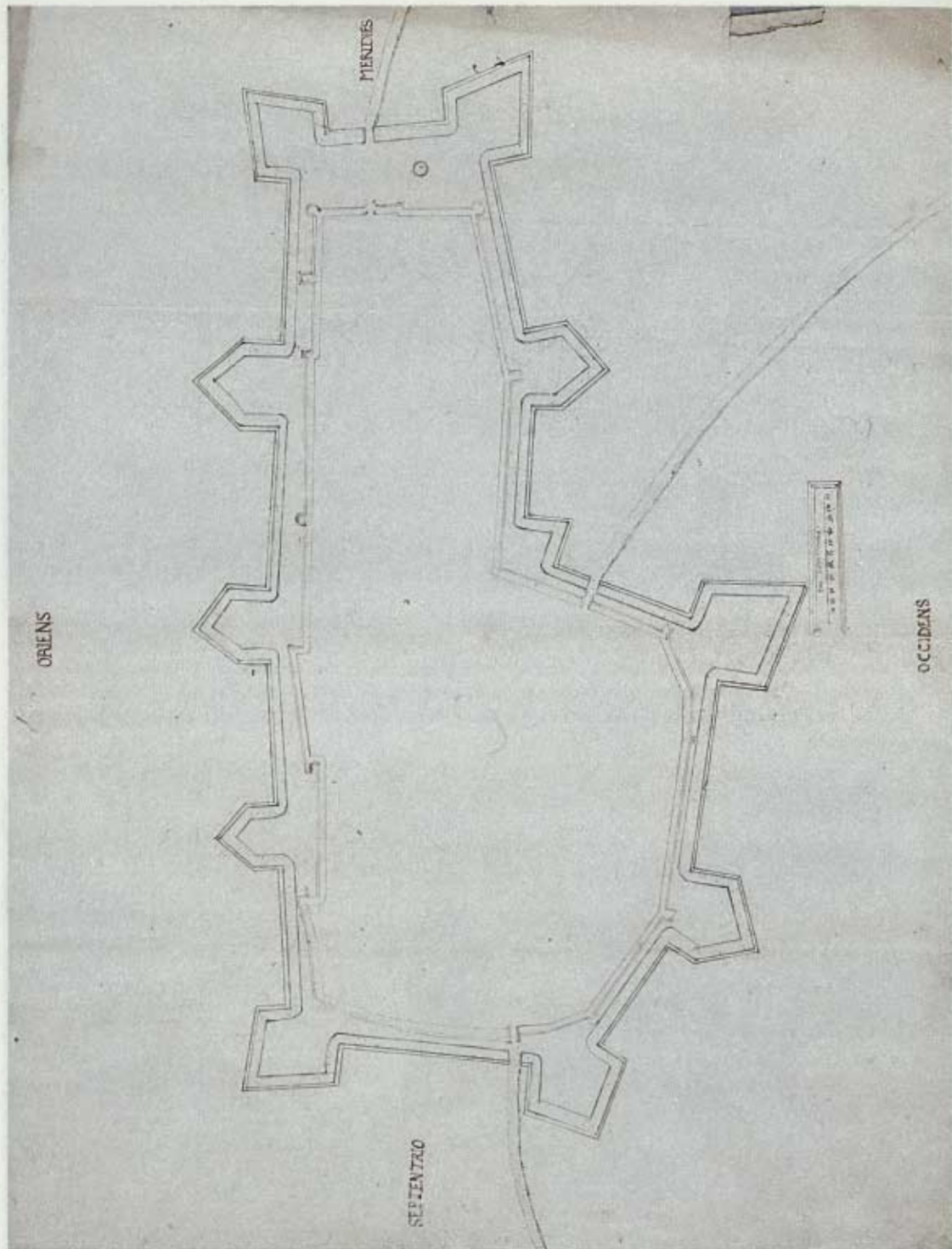
La rue du Château, vers la Porte de Mézières, est l'autre partie de la ville médiévale remarquablement conservée jusqu'aux années 1920, en partie sacrifiée pour la construction du Pensionnat Saint-Charles, mais surtout ruinée par ignorance de la valeur des bâtiments qui la constituaient



La Grand-Rue, vers 1910, avec l'une des dernières écuries d'hôtel. La tour dite des Béguines ou du grainetier passe pour être l'un des éléments de la première enceinte de la cité. Déjà signalée comme telle en 1550, elle servit de *grenier d'épargne* jusqu'au milieu du XIX^e siècle. On y aménage ensuite une laiterie, un atelier d'horlogerie en 1854, des salles de classe puis une cuisine militaire



L'entrée de la Grand-Rue, côté Porte de Billens, avec à gauche les maisons reconstruites après le dernier incendie en 1865



Jean JUAT (1600 - ?)

Projet de fortification bastionnée pour Romont, autour de 1634, dessin à la plume sur papier, 32 x 41,5 cm. Au dos, inscription manuscrite: "der Stad Romont (...) / fortification durch Juat." (Archives de l'Etat de Fribourg, carton Romont, documents divers non classés)

Les bastions de Romont

Au XVII^e siècle, les troubles politiques qui agitent toute l'Europe et le climat d'insécurité intérieure poussent le Gouvernement fribourgeois à moderniser ses fortifications. En 1634, au plus fort de la guerre de Trente Ans, le mathématicien Jean JUAT fut chargé de lever le plan des fortifications de Fribourg, en vue sans doute d'importants travaux. Né à Fribourg en 1600, Jean JUAT, fils d'un négociant d'Estavayer-le-Lac, avait fait ses études à l'Université de Fribourg-en-Brisgau où il avait soutenu sa thèse de doctorat en 1622. Rentré au pays en 1631, il avait offert ses services au gouvernement comme ingénieur civil, architecte, géomètre et cartographe. Le Conseil l'engagea comme adjoint de l'intendant des bâtiments. Il quitte Fribourg pour l'étranger en 1635 et on perd sa trace. Son plan des fortifications de Fribourg est perdu. Retrouvé dans un fonds non classé des archives de l'Etat, un projet de retranchements ceinturant les anciens remparts de Romont lui est probablement contemporain. Ce document exceptionnel prouve qu'on ne s'est pas contenté de renforcer les défenses de la capitale, mais qu'on a peut-être élaboré une stratégie s'appuyant sur un concept de villes retranchées. Le plan JUAT des fortifications de Romont est pour l'instant le plus ancien plan de ce type pour le canton.

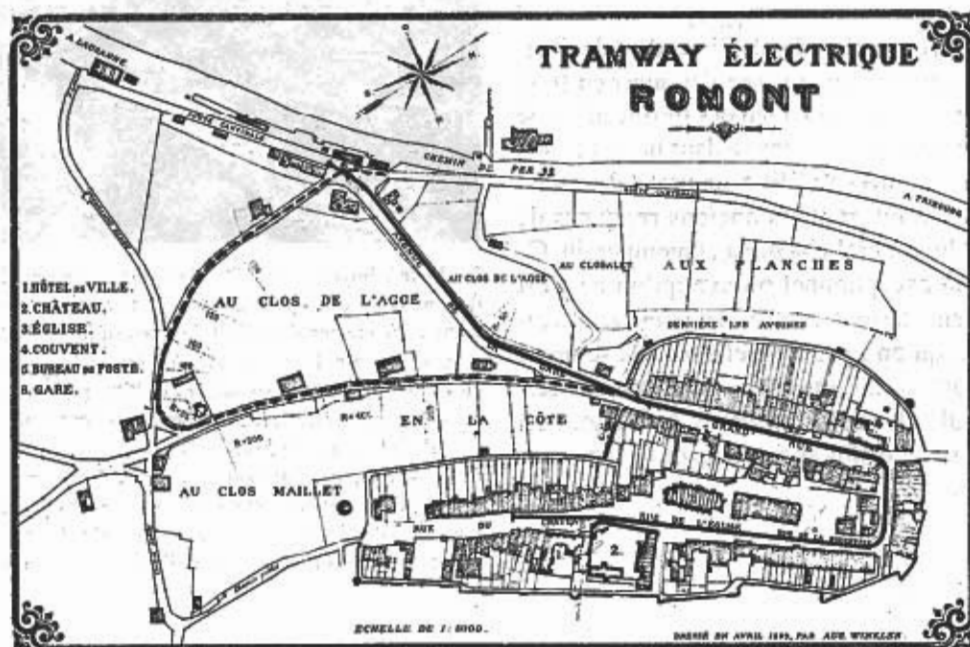


La Tour à Boyer, vers 1880 – Déjà mentionné en 1278, ce donjon, reste d'un «petit château», fut vendu aux enchères comme bien national en 1801. Le citoyen BOYER l'acquit comme carrière. La commune s'en émut et le lui racheta en 1809. En 1880, une société se constitua pour en faciliter l'accès: on ne pouvait alors y entrer que par deux portes situées à près de dix mètres de haut, reliées par des passerelles au rempart. Une porte fut percée au niveau du sol, des escaliers aménagés et un canon placé au sommet de la tour. En 1904, les ingénieurs de la firme De Valière à Lausanne y ont installé un réservoir d'eau en béton armé.

Le tramway de Romont

La construction de la gare de Romont posait d'emblée le problème de la liaison entre ce nouveau pôle de développement et la vieille ville. L'idée d'un tramway qui desservirait la gare depuis l'intra-muros fut certainement la solution la plus originale proposée. Le 22 avril 1899, Auguste WINKLER, géomètre à Fribourg, et l'avocat E. DUPRAZ firent une demande de concession pour exploiter une telle ligne. Les Chambres fédérales la leur accordèrent le 1^{er} juillet 1899, mais on ne trouva pas les fonds nécessaires à l'entreprise et le projet échoua, malgré l'appui de la Société des Usines hydro-électriques de Monthovon, en 1905.

Certainement encouragé par l'expérience de la ville de Fribourg, où la première ligne de tramway mise en service le 28 juillet 1897 avait connu d'emblée un vif succès, WINKLER proposa d'établir une ligne reliant la rue du Château à la gare, par la rue de l'Eglise, la rue des Moines, la Grand-Rue et l'avenue de la Gare construite en 1873 par César VICARINO, soit 1450 mètres de rail avec une rampe de 125‰, sans crémaillère. La variante envisagée par le chemin de la Côte aurait permis de réduire la rampe à 90‰. Le trajet aurait duré 10 minutes avec une vitesse maximale de 12 km/h. Le devis s'élevait à 97000 fr. y compris les deux motrices à 15000 fr. pièce.



La ligne de tramway de Romont d'après le projet d'Auguste WINKLER (Gaston MAISON, *Les Chemins de fer en Pays fribourgeois*, 1977)

Ville de foires

L'âge d'or du monde paysan

On y tient un marché le mardi de chaque semaine et des foires renommées et très fréquentées particulièrement pour la vente des chevaux savoir le mardi après les 3 Rois. – le jour de Saint Marchiaz. – le 29 mars. – le 11 juin. – le 19 juillet. – le lendemain de Notre-Dame de l'Assomption 16 août. – les jours de saint François en octobre et de saint André en novembre. (Chronique de François-Nicolas Constantin BLANC, 1780, Archives de l'Etat de Fribourg, CHRONIQUE 13)

La foire de Fribourg du 9 courant a été, malgré le mauvais temps, très fréquentée et le bétail qui y affluait s'est fort bien vendu.

Celle de Romont, du lendemain, a été aussi fort bonne. Les belles vaches comme les bons chevaux y étaient très recherchées; on a regretté d'y voir trop peu de bétail gras, car il y avait beaucoup d'acheteurs. On a compté qu'il était entré 450 chars en ville. (L'Ami du Peuple, 11 novembre 1863, p. 4)

Difficile d'imaginer aujourd'hui Romont un jour de foire. La ville était si encombrée de chars et de bétail qu'il était pratiquement impossible d'y circuler. Au XIX^e siècle, le bourg, pourtant conçu comme centre d'échanges et de commerce avec une Grand-Rue très large pensée comme rue de marché, n'est plus adapté au développement soudain de ses foires. Cette situation détermine tous les choix qui marquent l'évolution du site: amélioration des accès, destruction des portes pour libérer des espaces, création de la place de l'Hôpital et de la ruelle de la Laiterie pour diminuer l'encombrement de la rue principale les jours de concours (...) les chars ne seraient plus obligés de traverser le marché au bétail, soit pour monter, soit pour descendre. Quelques chiffres donnent la mesure du succès.

Une statistique de la *Circulation et du Transit du bétail* à Romont donne, pour 1846, 25 505 chevaux, 9 519 bovins, 11 904 porcs et 4 096 moutons, soit 51 024 têtes de bétail! En 1864, la foire du 1^{er} mars dite du carnaval accueille 511 chevaux, 715 cochons, 35 chèvres, 665 vaches, 129 brebis et 22 veaux. En 1900, outre le marché hebdomadaire du mardi, on compte douze grandes foires de bétail par année, amenant sur les champs de foire en moyenne 800 chevaux et 5 000 têtes de gros bétail. Romont est alors le plus grand centre du commerce de chevaux en Suisse romande. Mais comme ailleurs, c'est au tournant du siècle que s'amorce le déclin. De cet âge d'or des foires et des marchés, il reste étonnamment peu de témoins. Même les cafés ne font plus recette et disparaissent. En 1832, François KUENLIN signalait 13 granges-écuries intra-muros. Aujourd'hui on n'en trouve qu'une, désaffectée, derrière l'ancien Café du Commerce (Grand-Rue 28).



H. & F. 1176. Romont, l'Eglise et le marché,

Jour de marché à l'ombre de la collégiale



Romont

Rue de la Poste

Bonne vente

24/10/903

Corbas & Cie., Lausanne, No. XI, 4.

Les paysans dans la ville et les faucheuses de la rue des Moines

L'industrie romontoise

Faux, verre et dive bouteille

Peu industriel, le Romontois se voue plus particulièrement à l'agriculture, à l'élevage du bétail et au commerce (Guide de Romont, 1905)

Les premières activités "industrielles" signalées à Romont sont évidemment liées au rôle de la ville comme centre de marchés et de foires. Le XV^e siècle fut l'âge d'or du drap et des faux. Les fabriques romontoises de faux étaient réputées, notamment celle d'Aymonet FAVRE à la rue des Moines, qui avait reçu d'Amédée VIII une marque de fabrique – à deux clefs – en 1416. Au XVIII^e siècle encore, on trouvait aux Chavannes une teinturerie imprégnant les toiles tissées avec le chanvre que l'on cultivait au pied des remparts, comme en témoignent les chènevières signalées dans les plans de dîme.

La fonderie de cloches des GUILLET fut en activité à la fin du XVI^e siècle. De Jacques GUILLET l'Ancien, on connaît une petite cloche datée 1562 à la Fille-Dieu. La grande cloche de la collégiale qu'il avait réalisée en 1577 dut par contre être refondue en 1579 par François SERMONT de Berne, car elle était fêlée. Pierre a réalisé une cloche pour Montbovon en 1596, pour Villaraboud en 1598, pour Estavayer-le-Gibloux en 1600 et pour Cugy en 1607. Jacques le Jeune, dernier maître de cette dynastie, s'établit à Fribourg, y fut reçu bourgeois et germanisa son nom en Jakob Kegler. Son atelier, qui jouissait du monopole de la fonte des cloches et des canons dès 1604 et avait de fait le statut de fonderie d'Etat, acquit une renommée considérable. L'atelier fut repris par

son associé Hans-Christoph KLELI, premier d'une dynastie de fondeurs active durant plus d'un siècle à Fribourg.

Dès 1850, avec l'amélioration des voies de communication s'amorce le développement économique de la cité. Si le projet le plus ambitieux, l'implantation de la fabrique d'horlogerie Tissot-Boiteux fut un échec, d'autres activités, comme la production industrielle de liqueurs et de spiritueux, connurent une réussite incontestable. Originaire du duché de Bade, issu d'une famille de brasseurs, Frédéric-Georges ZIMMERMANN arrive à Romont en 1863. Il exploite d'abord une brasserie à Chavannes, puis s'établit à la Belle-Croix où seront construits sa maison, sa brasserie-distillerie puis le fameux Institut Belle-Croix. Cette même année 1863, Henri KELLER fonde son établissement, la future distillerie CORBOZ & FISCHLIN, établie d'abord à la rue des Moines, réputée pour son absinthe Petitpierre *la plus vieille et la meilleure des marques suisses (1812)*. La distillerie à vapeur de Charles CORNU au Lion-d'Or (signalée entre 1895 et 1907), la Distillerie RUFFIEUX & BUCHS à la Grand-Rue, celle de Léon BUTTY au Clos de l'Age et la Brasserie CORBOZ aux Chavannes connaîtront aussi leurs heures de gloire. A l'exposition industrielle cantonale de Fribourg en 1892, ces négociants figuraient en bonne place à côté de la fabrique de cirage BAHY fondée en 1850, de la Manufacture de cuirs Léon RABOUD fils qui disposait elle aussi d'une usine à vapeur, du serrurier Léon RABOUD qui proposait ses *potagers à 4 trous avec bouilloire*, des mécaniciens Cyprien DOUGOUD et Victor GENDRE, qui présentaient

leurs faucheuses et leurs batteuses. La création de la Banque Populaire de la Glâne en 1865 confirme ce développement du commerce. Les nombreuses façades 1900 aux colonnettes de fonte sont autant de témoins de ce climat industriel dont l'âge d'or se situa au tournant du siècle.

En 1924, la maison PERNET commence l'exploitation d'une verrerie près de la gare, dont le succès sera assuré par la production d'un verre résistant aux hautes températures, l'ancêtre de nos plats «Pyrex».

Nouvelle industrie. – La verrerie qu'ont établie à Romont MM. Pernet et Cie va pouvoir prospérer. Elle a eu suffisamment de commandes pour travailler cet hiver et en a encore pour une bonne partie de l'année. Elle exporte principalement en France et en Angleterre.

L'entreprise exploite des procédés pour la fusion des verres de haute qualité à base de chloro-silicate. Jusqu'à ces derniers temps, elle était occupée à mettre au point ce procédé. Actuellement, elle peut produire des articles pour l'industrie électrique, des ustensiles de chimie, des ustensiles à cuire et du verre blanc ordinaire, à l'exclusion de la bouteille à vin ou à bière (*La Gruyère*, 21.3.1924)

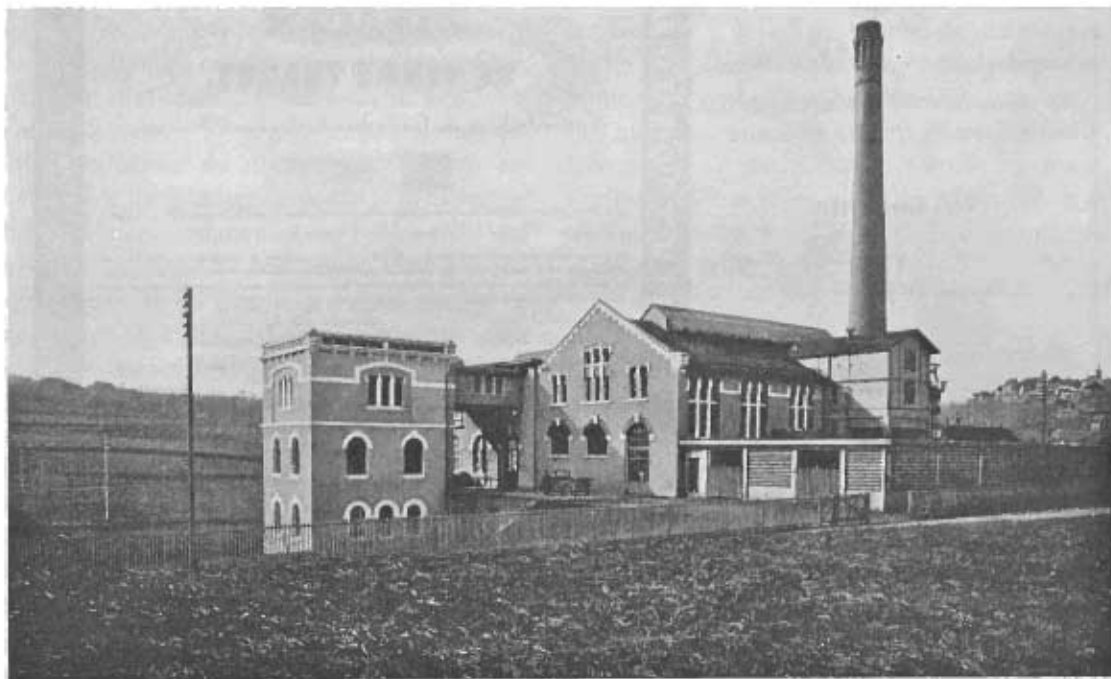


Jacques GUILLET, fondeur à Romont
Petite cloche signée et datée 1562, au monastère de la Fillette-Dieu

L'usine à vapeur

En 1906, la *Société des Usines hydro-électriques de Montbovon* entreprit la construction d'une usine à vapeur fonctionnant au charbon à Romont, au lieu-dit *Le Moulin des Moines*. Mise en service l'année suivante, cette usine servait de centrale électrique d'appoint en cas de surcharge de réseau, notamment en hiver, quand l'usine de Montbovon manquait d'eau. En 1917, la société criblée de dettes fut rachetée par les EEF qui devinrent propriétaires de l'usine de Romont. En 1935, la société qui cherchait à diversifier sa

production contribua à la fondation de l'entreprise «*Electroverre Romont*» qui occupa les locaux de l'ancienne usine à vapeur. Il n'existait alors qu'une seule usine de verre à vitres en Suisse, à Moutier, couvrant 48% des besoins. La société, bien que rentable, connaissait alors des difficultés croissantes. Après une série d'essais avec Edouard-Virgile BOREL, spécialiste dans la construction des fours à fusion électrique, les EEF, convaincues du succès, s'engagèrent dans une aventure qui constitua la première implantation industrielle réussie à Romont.



L'usine à vapeur, en 1914 - La *cabine de transformation*, en annexe, abritait deux groupes de transformateurs de 1200 kW, tandis que la chaufferie comprenait 6 chaudières alimentant deux turbines à vapeur. L'eau de condensation était captée au moyen de barrages sur la Glâne et le Glaney, 550 mètres en amont.



L'ancienne école construite en 1795-96 par Georg METZLER d'après les plans de Charles de CASTELLA, où furent aménagés les premiers ateliers d'horlogerie, détruite en 1960

Charles de CASTELLA a donné, outre les plans de ce bâtiment, des projets pour la reconstruction de la maison de REYNOLD (rue des Moines 70) ainsi que les plans de l'annexe de la Fleur-de-Lys, construite en 1797, comprenant un appartement au-dessus d'une grange



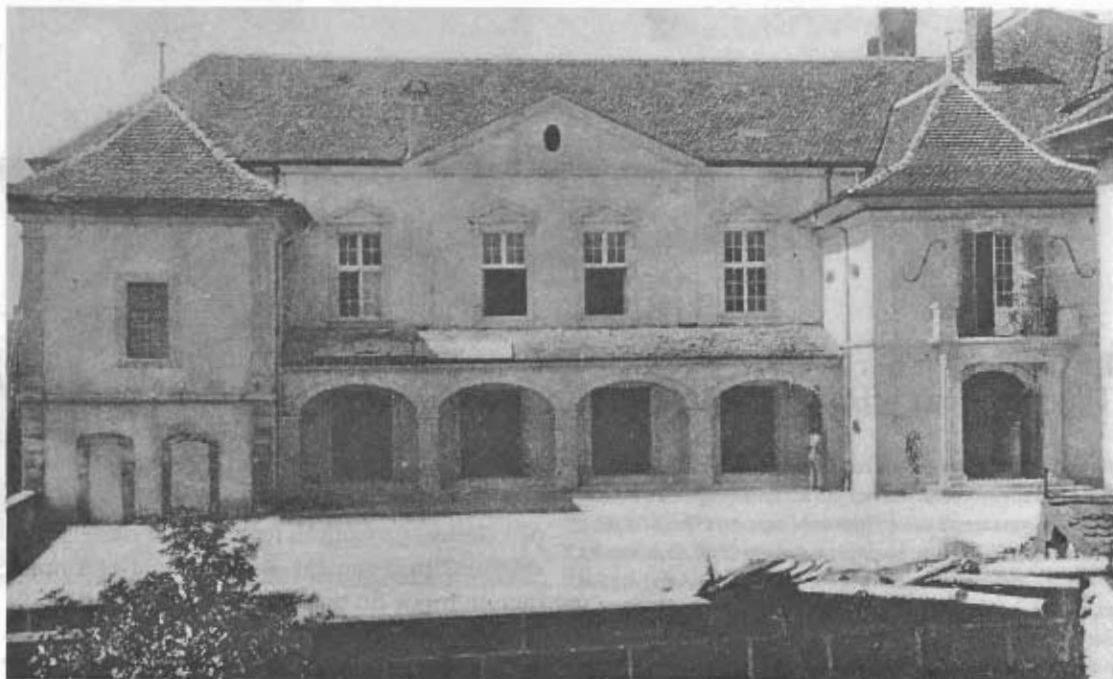
Action n° 1 pour l'introduction d'une usine d'horlogerie à Romont (Archives communales de Romont)

La fabrique d'horlogerie Tissot-Boiteux – Histoire d'un échec

Entendu le rapport de la Commission industrielle nommée dans le but de rechercher les moyens d'occuper lucrativement la jeunesse de cette ville, quel rapport conclut à jeter ses vues sur l'industrie horlogère, comme étant de toutes les branches industrielles celle qui est la plus lucrative et la plus propre à implanter dans cette localité. Considérant les succès obtenus récemment à Morat, Bienne et dans le Porrentrui ... (Manual du Conseil 56, séance du 24.12.1852, Archives communales de Romont)

En 1852, le Conseil communal décide d'implanter une fabrique d'horlogerie à Romont, à l'exemple de celle ouverte un an plus tôt à Morat, qui allait d'ailleurs connaître un succès étonnant, employant 450 ouvriers à la fin des années 1860. Un capital de 10000 francs pris sur les comptes de l'hôpital est débloqué et la recherche d'actionnaires commence. En juillet 1853, on présente un projet de convention avec M. Tissot-Boiteux de La Chaux-de-Fonds, chargé de mettre sur pied cette fabrique avec école pour former les jeunes gens de la région. Les horlogers chaux-de-fonniers arrivent en septembre. Des actions furent émises et cinq ateliers aménagés, deux dans la Tour des Béguines qui sert alors de laiterie et trois dans le bâtiment d'école (pour éviter tout voisinage fâcheux, les deux classes de filles déménagèrent alors *dans la grande salle derrière la Maison de Ville*). En octobre, 24 jeunes – 14 filles et 10 garçons – s'annoncèrent pour suivre l'apprentissage. En novembre, on décida de *convertir en atelier d'horlogerie la chambre non encore achevée de l'appartement supérieur du côté du midi, en la maison Musy*. Ce

prestigieux bâtiment était alors la propriété de l'Hôpital. Le capital de la nouvelle société s'élevait à 20000 francs. Fin 1854 déjà, les problèmes surgissent. L'entrepreneur chaux-de-fonnier remplace son chef de comptoir dans des conditions peu claires. Le Conseil tente alors d'obliger Tissot-Boiteux à déménager à Romont et à nommer un fondé de pouvoir. Dès lors, les difficultés iront croissantes: affaires de mœurs, plaintes contre les chefs d'ateliers, problèmes de compétence entre chefs de comptoirs, problèmes de relation avec leur patron, manque de liquidité et mauvaise gestion du capital: l'échec est prévisible et l'expérience tourne court. L'entrepreneur Tissot-Boiteux fait faillite, touché de plein fouet par la première crise horlogère: ses biens et immeubles sont mis aux enchères en juin 1867. Les ateliers romontois étaient désertés depuis longtemps. La production ne semble pas avoir vraiment démarré et jusqu'ici personne n'a signalé d'horloges ou de montres estampillées «fait à Romont».



Le Casino-théâtre, première œuvre de Fernand DUMAS, en 1919. Le peintre fribourgeois Jean THOOS, établi à Paris, y réalise les premiers décors



La chapelle du Pensionnat Saint-Charles, construite en 1928-29 par Fernand DUMAS. Gaston FARAVEL a réalisé la frise picturale de la nef et, en 1946, la grande composition du chevet. Alexandre CINGRIA en a conçu les vitraux sur le thème de la vie de la Vierge, ainsi que la mosaïque du gradin d'autel, réalisé par M^{me} NAVILLE. Le tabernacle est l'œuvre de l'orfèvre Marcel FEUILLAT

Ville de pensionnats

Ville de culture

L'existence d'un chapitre collégial, la présence de grandes familles – les de MALLIARD, les MUSY, les de REYNOLD, les MORET, les WUILLERET ou les CHALLAND – et les liens avec la Savoie ont favorisé l'éclosion d'une vie culturelle non dénuée d'intérêt si on la compare aux dimensions du bourg. Les plus célèbres Romontois ont certes développé leurs talents ailleurs: ainsi le peintre Pierre WUILLERET à Fribourg et Soleure. N'en déplaise à certains, le fameux peintre GRIMOUX actif à Paris dans la première moitié du XVIII^e siècle se prénommaient Alexis, né à Argenteuil (1678-1733), et n'a rien à voir avec Jean GRIMOUX né à Romont en 1674.

Au XIX^e siècle, la prospérité de la ville favorise l'émergence d'une bourgeoisie en quête de savoir et de respectabilité. Au tournant du siècle, Romont compte plusieurs instituts ou pensionnats privés: le Pensionnat LEVRAT fondé en 1860, le Pensionnat Saint-Charles en 1884 et le Pensionnat MÜLLER. De nombreux Allemands fréquentent l'Institut Belle-Croix ouvert en 1897 dans la propriété ZIMMERMANN, pour y suivre une formation commerciale et y apprendre les langues. Un cercle de lecture avait été fondé en 1818 déjà, dans une maison attenante à l'Hôtel du Saint-Georges, tandis qu'en 1834 on parlait de créer une bibliothèque publique. La ville eut très tôt ses journaux. Le *Courrier de la Glâne* fut le premier mais son existence fut éphémère puisqu'il disparut le 16 septembre 1863, après six mois de publication. *L'Ami du Peuple* parut dès le 7 novembre 1863 mais il fut transféré à Fribourg en 1869. Dès 1891, l'Imprimerie AYER-

DEMIERRE édite la *Feuille fribourgeoise d'annonces* tandis qu'en 1900 l'imprimeur PERROUD reprend la publication du *Courrier de la Glâne*. En 1919, le jeune Fernand DUMAS construit derrière l'Hôtel de Ville le fameux Casino-théâtre de Romont, avec une salle pour 800 spectateurs. Autour de l'architecte se réunissent bientôt à Romont les principaux artistes du groupe de Saint-Luc, faisant ainsi du bourg l'un des foyers culturels de Suisse romande dans l'entre-deux-guerres.



La villa Belle-Croix – Probablement construite peu après 1863 sur les plans de l'architecte Joseph-Emmanuel HOCHSTÄTTLER de Fribourg, la belle villa néo-Renaissance de la famille ZIMMERMANN abrita dès 1897 l'Institut de la villa Belle-Croix.



Cartouche aux armes WUILLERET, probablement celles de Jean-Joseph WUILLERET (+1788), bailli de Rue et secrétaire de l'hôpital, peintes au berceau de la maison rue de l'Eglise 91



Poêle aux armes d'Antoine MORET, secrétaire du Conseil de la ville de Romont, daté 1734, œuvre de l'atelier de Caspar HELFER

En 1919, le peintre genevois Alexandre CINGRIA avait constitué le *groupe de St-Luc et St-Maurice, société qui a pour but de développer l'art religieux et de le faire collaborer plus efficacement à l'action de la liturgie catholique*. En 1926, l'année où le groupe se transforme en société, CINGRIA ruiné est forcé d'entamer une activité de *peintre ambulante*, qui d'auberges et petits hôtels le conduit à Romont, où l'accueillent Fernand DUMAS, l'abbé JAMBE et le préfet-poète Paul BONDALLAZ. Dans la salle du Lion-d'Or, le groupe cultive l'amitié et entame la révolution de l'art sacré dans tout le canton. En 1927, CINGRIA décore la place de tir et la cantine de Romont pour la Fête du tir cantonal. En 1934, il crée les décors et les costumes du Festival «Mon Pays» de Paul BONDALLAZ, sur une musique de l'abbé BOVET. Le rejoindront à Romont Gaston FARAVEI., Albert CHAVAZ, Emilio BERETTA, François BAUD, Marcel FEUILLAT et surtout Gino SEVERINI.

Paradoxalement, ces artistes n'ont laissé en ville que deux réalisations monumentales. La chapelle du Pensionnat Saint-Charles, réalisée en 1928-29 dans les combles du bâtiment par Fernand DUMAS, mériterait d'être mieux connue. Plus accessibles, les vitraux de CINGRIA à la collégiale font écho aux œuvres de l'artiste rassemblées non loin, dans le Musée du vitrail. En 1940, CINGRIA, installé depuis trois ans dans la cité, prend le commandement des gardes locales de Romont, tout un symbole. Aux temps les plus incertains de la mobilisation, un artiste genevois, prêt à lutter pour l'ancienne cité des comtes de Savoie, en organise la défense.

Les demeures des grandes familles romontoises

Curieusement, la mémoire collective semble avoir oublié les demeures des grandes familles romontoises. Certaines il est vrai ont disparu, comme la maison de Claude d'ESTAVAYER et la demeure des JOYE sur le site du Pensionnat Saint-Charles, ou l'imposante résidence des MUSY, sacrifiée lors de la construction de la nouvelle école. Du XVI^e siècle, il reste la maison de Claude de CHALLAND (rue de l'Eglise 105) et la moitié seulement de l'hôtel particulier des de MALLIARD (Grand-Rue 40). Au XVIII^e siècle, plusieurs demeures furent reconstruites ou richement réaménagées, telles la maison de Jean-Joseph WUILLERET (rue de l'Eglise 91), celle de François-Joseph BLONDEL (rue du Château 103), celle du conseiller de REYNOLD (rue des Moines 70), celle d'Antoine MORET (rue du Château 123) ou, hors les murs, la maison d'un noble français encore non identifié, devenue l'Auberge de la Belle-Croix (route d'Arrufens 2).

En mai 1588, Jean de MALLIARD (1566-1612) quitte Romont pour Jérusalem. De son pèlerinage de huit mois en Terre sainte, il reviendra paré du titre de chevalier du Saint-Sépulcre et du couvent de Sainte-Catherine du Mont-Sinaï, rapportant une relique de la couronne d'épines conservée par sa famille dans un coffret précieux. Réalisé peu après 1612, son gisant est le dernier dans le canton d'une série de dalles funéraires gothiques: gisants de Conrad de Maggenberg (†1272) et d'Ulrich de Treyvaux (vers 1350) à Hauterive, du chevalier Jean de Düdingen dit Velga (†1325) autrefois dans la salle capitulaire du couvent des Augustins à Fribourg, dalle funéraire d'Elisabeth de Kybourg (†vers 1275) aux Cordeliers et de Pierre d'Englisberg à Saint-Jean (†1544/45).



L'Hotel du Cerf, ancienne résidence de la famille de MALLIARD, en 1891, après les transformations de l'architecte genevois Jean-Daniel BLAVIGNAC



Le gisant du chevalier Jean de MALLIARD, mort en 1612, à la collégiale

L'hôtel particulier des de Malliard

Le printemps 1903 fut fatal pour l'un des fleurons du patrimoine architectural fribourgeois. La moitié orientale de l'Hôtel du Cerf, l'ancienne demeure de la famille de MALLIARD, s'écroule, minée. C'était le plus grand bâtiment privé de Romont, l'une des plus grandes demeures patriennes du canton avec, notamment, la superbe maison des de PREZ puis de MAILLARDOZ à Rue.

La maison avait été construite pour le banneret Antoine de MALLIARD (†1529) et son épouse Isabelle de BILLENS. A son emplacement, il y avait encore cinq bâtiments en 1404, remplacés par trois maisons après l'incendie de 1434. Pendant plus de deux siècles, cette impressionnante bâtisse Renaissance resta aux mains de la même famille. Richement aménagée par son premier propriétaire, elle fut transformée à la fin du XVI^e siècle, puis au XVII^e siècle, pour Nicolas de MALLIARD (1632-1709), comme en témoignent plusieurs décors peints. Auguste COMTE qui a vu la maison intacte en 1891 la décrit en ces termes: *"Entre de vastes corridors, un grand nombre de pièces et d'appartements, une grande salle à manger et une salle de fêtes et de réception aux antiques plafonds à poutres saillantes sculptées (ces plafonds étaient ornés de peintures malheureusement disparues aujourd'hui), une vaste cuisine avec une cheminée monumentale"* (Fribourg Artistique 1891). En 1798, François-Joseph-Nicolas de MALLIARD, membre des Soixante et banneret de Fribourg, vend le bâtiment à André CHATTON pour 1200 écus. L'année suivante, le nouveau propriétaire y ouvre une auberge à l'enseigne

du Cerf, qui devient vite une halte obligée. L'architecte Jean-Daniel BLAVIGNAC fait partie des clients fidèles qui s'y arrêtent à chacun de leur voyage dans le canton. En 1853, on l'a d'ailleurs appelé pour observer les fissures apparues aux voûtes de la collégiale. En 1859, apprenant que le tenancier de l'hôtel veut le transformer, il propose d'en réaliser gratuitement les plans à condition que soit préservée la façade principale du bâtiment qu'il trouve admirable. Le 23 janvier, il en fait le relevé. Le 18 mars, il remet à Xavier CHATTON les plans de surélévation en style médiévalisant. *"Avec une grande sensibilité, il crée une sorte d'étage attique, éclairé par des quadrilobes, tandis qu'il perce la toiture d'élégantes lucarnes gothicisantes fort semblables à celle du bâtiment d'entrée de l'hôtel de la Trémoille à Paris"* (Ariane CHERPILLOD). Alors que la ville est en pleine reconstruction, cette intervention constitue le premier sauvetage d'un «monument historique». Las, en 1903, la moitié du bâtiment s'écroule. Immédiatement mandaté pour la reconstruction, l'architecte Léon HERTLING de Fribourg en profite pour élever l'un des édifices néogothiques les plus intéressants du canton. Le prestigieux Hôtel du Cerf, désormais réduit de moitié, ne va pas être épargné par les transformations ultérieures. La restauration de 1957 sacrifie les apports de Blavignac, notamment son traitement du rez, sa polychromie et les faux remplages trilobés de l'étage attique. En 1986, d'autres transformations et remaniements malheureux (les lucarnes actuelles font regretter celles de Blavignac...) ont encore altéré ce qui reste pourtant l'un des bâtiments essentiels de la ville.

"Au nom de Dieu nostre Seigneur Jesu Crist. Amen.

Sensuit le voage de Jhérusalem et la terre sancte fait par moy Bernard Musy, de Romont, diocèse de Lausanne, ensemble les lieu ou j'ay esté et que j'ay vheu de maz sovenance, depuis le départ de maz meson..."

Ainsi commence le **récit du pèlerinage en Terre sainte de Bernard Musy**, 32 pages conservées au Musée gruérien, à Bulle. Parti de Romont le 24 avril 1515, le noble Musy a pour compagnons de voyage deux gentilshommes de Fribourg, Jean Vogt et Peter Falk, le célèbre homme de guerre et humaniste, ancien ambassadeur de Fribourg à la cour de Milan et auprès du pape Jules II. Ils suivront la route traditionnelle, gagnant Milan par le Simplon. Le 9 mai, après une semaine de repos à Milan, ils passent par Pavie dont ils visitent la chartreuse et gagnent Lodi où ils rencontrent Pierre d'Englisberg, en route pour Rhodes, et Humbert de Praroman. Par l'Ada et le Pô, ils atteignent Venise le 15 mai. Faute de trouver une galère, ils attendront le 2 juillet pour embarquer. Ils sont à Rhodes le 29 juillet, à Jaffa le 15 août et à Jérusalem but de leur voyage le 28 août. A leur retour, en janvier 1516, Pierre Falk érigera une chapelle à la collégiale Saint-Nicolas de Fribourg. On y voit toujours ses armes accompagnées des armes du Saint-Sépulcre et la date du pèlerinage, 1515.

Ce récit a été en partie publié par Max de DIESBACH, *Les pèlerins fribourgeois à Jérusalem (1436-1640)*, ASHF 5 (1893), pp. 209-216



L'ancienne maison des de MUSY intra-muros. La maison reconstruite vers 1519 semble-t-il avait sa façade arrière percée de canonnières selon un document du XVIII^e siècle. Cette mention prouve que la ville disposait à l'origine d'un double système de défense, les façades arrière des maisons couvrant les remparts. A l'extinction de la famille MUSY, la maison devint la propriété de l'Hôpital bourgeois.

Actualités fribourgeoises

L'absence de politique tient-elle lieu de politique?

La Commune de Fribourg fait feu de tout bois. Ses finances à sec, elle a dû, bon gré mal gré, renoncer à tous ses grands projets: le pont de la Poya s'estômpe dans la brume, le mirage mé(ga)lomane d'un complexe à 60 millions sur le terrain vague laissé par la Halle Ritter s'est évanoui, le projet de théâtre n'est plus qu'un serpent de mer fatigué. Les projets plus concrets de musées en gestation, Gutenberg et Tinguely, souffrent d'anémie.

La situation serait propice à une pause de réflexion, visant au bon usage à long terme de nos bâtiments et espaces publics. C'est sans compter avec le besoin d'agitation et de gesticulation de notre fringant nouveau syndic. La Commune, privée de ses propres projets, s'approprie n'importe quel projet privé. Elle a applaudi sans retenue l'extension souterraine de la Placette au prix d'un simulacre de conservation de vestiges; elle approuve sans restriction le remake digest du projet de parking du Bourg, pourtant refusé en son temps par 80% des électeurs.

A mémoire courte, idées courtes: l'activisme du nouveau syndic s'allie à l'opportunisme du directeur de l'édilité, allant bras dessus, bras dessous comme de faux frères jusqu'aux prochaines élections.

C'est peut-être touchant, mais ce qui est plus grave, c'est qu'après s'être engagée dans une bonne voie avec la réalisation piétonnière cohérente "rue de Romont-rue de Lausanne" elle renonce à garder la maîtrise de l'aménagement: les projets en gestation difficile du Musée de l'imprimerie et du Mémorial tardif à Tinguely nécessitent un concept large pour la mise en valeur du secteur allant du Musée d'art et d'histoire à la cathédrale. Y renoncer ne sera jamais une économie, mais ne fera qu'hypothéquer gravement l'avenir.

Quartier du Gambach: de girouettes en giratoires

Le quartier du Gambach est un rare exemple d'urbanisme d'époque 1900. Il est le résultat d'un concours (en 1897 déjà!) et forme un ensemble bien équilibré, c'est un quartier résidentiel et scolaire (2000 élèves). Il est de plus sous protection, ce qui veut dire que les propriétaires sont astreints à des règles et ne peuvent y faire n'importe quoi. Cela implique que le Conseil communal s'en tienne également aux règles qu'il a édictées, en particulier à son plan d'aménagement.

Et pourtant, il s'apprête à couper au travers de ce quartier tranquille en créant un axe de transit de Beauregard au Jura, avec trois giratoires pour "fluidifier" le trafic.

Les habitants du quartier s'insurgent non pas contre le projet de gare routière, mais contre le prétexte qu'elle donne de fermer pendant quatre ans la rue d'Affry, une mesure reportant le gros du trafic sur le quartier du Gambach et créant le fait accompli. Car il n'y a pas eu dialogue et concertation, par la faute du Conseil communal: les promesses en ce sens n'ont pas été tenues, les pièces essentielles du dossier n'ont pas été mises à disposition des habitants et durant tout l'été l'autorité communale a été aux abonnés absents. Judicieusement l'Association des habitants du quartier a collecté des fonds pour pouvoir se défendre sur le plan juridique. Elle a gardé l'espoir jusqu'au bout qu'un terrain d'entente puisse être trouvé, mais elle s'est trouvée acculée au conflit. Elle est soutenue par l'opposition d'au moins onze habitants et propriétaires du quartier et par celle, fortement charpentée, de l'Association Transport et Environnement (ATE).

Rappelons que le quartier du Gambach est une réalisation exemplaire du point de vue architectural et urbanistique (y en a-t-il eu une depuis lors?) et représente un poumon de verdure pour toute la ville. Les automobilistes qui seront contraints, de force, de transiter (dans quelles conditions?) par le quartier seront les victimes, au même titre que les habitants et autres usagers, d'une erreur de planification et d'un manque flagrant de démocratie.

Fribourg dans la mire du voyeurisme planétaire

Notre canton a bien du mal à promouvoir son image. Logos et slogans du type "Fribourg en plus c'est mieux" ont de la peine à convaincre les Fribourgeois eux-mêmes. Le malheur, bien tarifé, à 15 millions, de Falli-Höllli, a valu à nos officiels une belle rebuffade de Haroun Tazieff que, décidément, on ne déplace pas pour si peu...

Cette notoriété refusée nous est soudain accordée à pleins tombereaux à l'occasion du drame sordide de Cheiry. A part quelques naïfs, du type "chic, on a passé à la télé!", nous sommes consternés. "La Liberté" aura beau titrer d'un "Cheiry, centre du monde" les propos extasiés d'un journaliste face aux appels de tous les coins de la planète, c'est à coup sûr l'occasion de s'interroger sur la crédibilité du flot d'images déversé par les médias, de Lady Di à Cheiry ou à la guerre du Golfe.

G.B.

ERRATA : Dans notre précédent cahier N° 103, une fâcheuse erreur s'est glissée dans l'illustration de l'article de M. le chanoine Gérard Pfulg sur le Christ des Rameaux de Fribourg: l'illustration, correcte, de la page 29 a été répétée de façon erronée en page 27. Nos lecteurs pourront insérer la page ci-contre corrigée dans notre précédent cahier.

15^e CONGRES CIVITAS NOSTRA

LYON, les 27, 28 et 29 janvier 1995

Activités économiques dans la ville: "Les quartiers anciens n'ont pas dit leur dernier mot"

La Fédération européenne des quartiers anciens Civitas Nostra, dont Pro Fribourg a été membre fondateur en 1964, a toujours défendu l'idée que les centres historiques, témoins de notre culture, ne doivent pas devenir des quartiers musées mais rester ou redevenir des centres vivants.

Telles qu'elles ont été faites, les villes nouvelles et les banlieues n'ont pas trouvé leur équilibre. Les quartiers anciens ont gardé un atout majeur: dans le meilleur des cas, ils donnent l'exemple de la mixité, de la proximité et de la diversité des activités, des commerces, des logements et des équipements.

La réflexion sur les quartiers anciens aide ainsi à trouver des solutions pour les autres composantes de nos agglomérations.

Le congrès de Civitas Nostra s'est déjà assuré la participation d'animateurs et de spécialistes de l'urbanisme, de la sociologie, du commerce qui engageront le dialogue avec des élus. Ils viennent d'Allemagne, de Belgique, de France, d'Italie, du Liban, du Portugal, de Russie, de Tchéquie et de Suisse.

Il débutera le vendredi à 10 h par des exposés introductifs et une table ronde internationale qui établira un "état des lieux". Le samedi matin sera consacré à des travaux en ateliers, avec, l'après-midi, une deuxième table ronde sur les "perspectives et propositions". Un débat public suivra avec une synthèse finale. Le dimanche sera consacré à des visites sur Lyon et la région.

Pour en savoir plus, prière de vous adresser à:

Congrès Civitas Nostra, 5, place de la Baleine, F-69005 Lyon. Tél. 78 37 16 04.

ou également à:

Secrétariat Pro Fribourg, Stalden 14, CH-1700 Fribourg. Tél. 037 22 17 40. Fax 037 23 23 87

où vous pouvez obtenir programme et feuilles d'inscription et de réservation.



ROMONT
VUE DU CÔTÉ DE BOUVENS